

## VOLTAIRE ET MADAME DU DEFFAND: DEUX INTELLECTUELS FACE AU VIEILLISSEMENT

**Yrd. Doç. Dr. Jale ERLAT\***

Cet article envisage de présenter les préoccupations, les réflexions, les critiques ainsi que les maladies et les inquiétudes de deux célèbres retraités intellectuels au 18<sup>ème</sup> siècle : Voltaire et la Marquise, Marie de Vichy Chambrond, plus connue sous le nom de Mme du Deffand.

La source de notre étude sera leur correspondance qui est le témoignage le plus révélateur de leurs activités intellectuelles et de leurs soucis personnels. Elle comprend les lettres qu'ils échangèrent de 1759 à 1778.

### **I- Deux génies de la deuxième moitié du siècle des Lumières**

#### **A-Bref rappel de la vie de la Marquise**

Marie de Vichy, née le 25 septembre 1697 au Château de Chambrond, est la fille d'un gentilhomme campagnard qui se retrouva veuf avec quatre enfants.

Dès l'âge de sept ans, Marie fut envoyée dans un couvent chic de la capitale, la Madelaine de Traisnel. L'enseignement était axé sur la religion et les travaux d'aiguilles.

Sans fortune, elle ne trouva de mari qu'à l'âge de vingt ans, ce qui était tard pour l'époque. En 1718, elle épousa un de ses cousins, le Marquis du Deffand de la Lande. Elle découvrit vite que son mari était du genre ennuyeux et se jeta alors dans les plaisirs mondains de Paris pour combattre l'ennui qui la menaçait. Le Marquis, dégoûté des coquetteries de sa femme se retira sur ses terres. Au 18<sup>ème</sup> siècle, le divorce n'existait pas mais la séparation en tenait lieu et Mme du Deffand accéda à l'indépendance.

A partir de 1730, sa vie changea: elle fréquenta la cour de Sceaux où la Duchesse du Maine accueillait les gens du monde et les écrivains tels que Fontenelle, Crébillon, Voltaire. C'est là qu'elle connut Rose Delaunay, le président Hénault, courtisan et libertin, le magistrat Formont ainsi que les Choiseul qui sont certaines des personnalités les plus en vue de Paris.

\* Maître de Conférences; Université de Hacettepe, Faculté des Lettres, Département de Langue et Littérature françaises.

En 1747, à la mort de la Duchesse du Maine, la cour de Sceaux se dispersa et le salon de Mme du Deffand devint une institution où les grands seigneurs rencontrèrent les gens de lettres, où la mondanité et l'intellectualité faisaient bon ménage.

En 1754, elle amena à Paris une jeune fille qui lui servit de secrétaire, Julie de Lespinasse. Cette dernière resta dix ans chez elle. En 1764, la Marquise s'estimant trahie de sa protégée, qui avait accueilli chez elle et à son insu, les anciens amis de Mme du Deffand, la chassa et ne lui pardonna jamais.

C'est en 1765 qu'elle connut un personnage extraordinaire: Horace Walpole qui avait vingt ans de moins qu'elle et dont elle tomba amoureuse folle, (elle avait alors soixante-huit ans). Cette passion lui fit oublier quasi cécité et son grand âge. Il semblait que tout les séparait mais ils correspondirent et leur correspondance constitue une des chroniques parisiennes les plus intéressantes.

Malgré la cécité qui l'accabla et ses infirmités, l'activité de la Marquise ne ralentit pas et son salon continua d'être un pôle d'attraction intellectuelle. Elle sortait plusieurs fois par semaine pour souper en ville. Voltaire isolé à Ferney devint alors son plus grand ami. Fière de correspondre avec lui, elle s'efforça de lui servir de correspondante et l'informer de tout ce qui se passait à Paris.

Les dernières années de sa vie, elle renoua avec l'Eglise et rédigea pour Walpole une chronique du dernier séjour de Voltaire à Paris. Elle mourut, après une semaine de léthargie, le 10 octobre 1780.

### **B-La solide amitié de Voltaire et de Madame du Deffand**

Pour Mme du Deffand, Voltaire fut l'ami le plus durable. Leurs relations qui n'avaient jamais cessé, malgré la vie errante du Philosophe, prirent un cours nouveau quand Voltaire s'installa à Ferney et seule la mort réussit à mettre fin à leur dialogue épistolaire.

Lorsqu'ils échangèrent régulièrement leurs lettres, tous deux avaient plus de soixante ans et c'est leur âge ce qui fait l'intérêt et le piquant de leur correspondance.<sup>1</sup>

1. Pour la correspondance des deux auteurs, nous ferons recours à deux livres:

1- Isabelle et Jean-Louis Vissière, **Cher Voltaire - La Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire**, Paris, Des Femmes, 1987.

2- Benedetta Craveri, **Madame du Deffand et son monde**, Paris, Ed. du Seuil, 1987.

La crainte de la mort, les maladies, l'ennui, les insomnies furent les malheurs évoqués dans leurs lettres. Tous les problèmes qui concernent leur âge y sont décrits. Tandis que chacun continua de mener sa vie personnelle. Voltaire planta, sema et s'occupa de commerce à Ferney, la Marquise sortit plusieurs fois par semaine, circula dans Paris et même voyagea.

Voltaire, propriétaire terrien, industriel et commerçant remplit ses lettres de ses activités commerciales. On remarque qu'il parle parfois plus de ses activités financières que de ses préoccupations philosophiques.

Ayant des moyens matériels plus limités que Voltaire, la Marquise se plaint souvent de payer des impôts considérables et de ne pas avoir réfléchi suffisamment à sa vieillesse quand elle était jeune, elle n'arriva jamais à régler ses dépenses comme il fallait et s'accusa d'être la cigale de la fable. Elle félicita souvent Voltaire, véritable fourmi, de son réalisme :

“Savez-vous, Monsieur, ce qui fait que je vous trouve un grand philosophe, c'est que vous êtes devenu riche”.<sup>2</sup>

Ce qui reste essentiel, c'est l'importance que Mme du Deffand donna à cet échange épistolaire. Elle insistait pour avoir une réponse, était impatiente en cas de retard, s'inquiétait quand le silence de Voltaire se prolongeait :

“N'ayant plus de vos nouvelles, je craignais que ma dernière lettre ne vous eût fâché”.<sup>3</sup>

Qu'est-ce que Voltaire représenta pour elle? Un ami, un frère, un maître philosophe, un amant? Peut-être tout cela à la fois. Mais plus que toute autre chose, il fut pour elle un amuseur qui la tira de son ennui. Chose curieuse, l'ennui (au sens fort qu'en lui donnait au 18<sup>ème</sup> siècle) fut le problème essentiel de la Marquise à toutes les périodes de sa vie.

Elle ne fut pas cependant une admiratrice aveugle de Voltaire bien qu'elle détestât Rousseau et critiquât Diderot. Elle le prouve quand elle porta un jugement sévère et juste sur Voltaire dans une lettre écrite à Horace Wolpole en 1768 après que le Philosophe l'eut réprimandée pour avoir vu **Les Philosophes** de Diderot sans sa permission :

“Je ne vous envoie plus rien de Voltaire, parce qu'il dit toujours les mêmes choses. Pourquoi ne pas se taire quand on n'a rien à dire?”.<sup>4</sup>

2. Isabelle et Jean-Louis Vissière, **Cher Voltaire**, op. cit., p. 16.

3. Ibid., p. 17.

4. Ibid., pp. 18, 19.

Leur amitié ayant duré plus que vingt ans, il est toutefois normal qu'elle ne garde pas toujours le même ton, sinon, elle aurait probablement été accusée d'hypocrisie.

Ces changements d'humeur dans leurs réflexions et dans leurs comportements reviennent périodiquement. Mais ce qui reste vrai, c'est que le Philosophe et la Marquise se ressemblaient et se convenaient parfaitement bien. Tout les rapprochait: leur âge, leurs goûts, leurs soucis et leur intérêt pour la littérature. Tous les deux préférèrent rester attachés à la littérature classique et n'apprécièrent guère les productions récentes.

En 1764, lors de la crise que traversa Mme du Deffand suite au départ de Julie de Lespinasse, Voltaire se trouva obligé d'assumer le rôle le plus curieux de sa carrière, celui de directeur de conscience. Il l'assuma sérieusement car, il avait bien connu, lui aussi, ce genre de déceptions, de doutes, de soucis qui pouvaient facilement mener l'individu à la mélancolie et à l'ennui, à la dépression nerveuse, dirait-on au jourd'hui.<sup>5</sup>

Chez la Marquise, l'ennui se manifesta d'abord par un malêtre. Fervente adepte du sensualisme comme beaucoup de ses contemporains, elle ne considère les sentiments que comme résultante des sensations. La cécité, la surdité, en d'autres mots, les problèmes du vieillissement auraient donc dû atténuer sa sensibilité et la plonger dans un vide obsolu. Elle le pensait en effet et l'avoue franchement à Walpole, dans sa lettre du 21 mars 1776:

"Je suis sans idées, sans goût, sans pensées. Je tombe dans le néant que j'appelle ennui".<sup>6</sup>

Vers la fin de sa vie, elle se plut à philosopher sur son dégoût de la vie: "Il n'y a qu'un malheur, celui d'être né".<sup>7</sup>

Elle sembla se hair et détester la vie et pensa même au suicide.

'Je suis si ennuyée de ce qui se passe sur terre que j'aimerais mieux ce qui se passe dessous".<sup>8</sup>

Comment guérir un esprit si troublé et une âme si sombre? La tâche de Voltaire semblait bien difficile et il essaya de l'arracher à son vide en lui proposant de se trouver des divertissements et des occupations. Ses

5. De 1755 à 1757, Voltaire se trouva plongé dans l'angoisse à cause des malheurs affectifs que lui causa sa nièce, Mme Denis et du refus de la Comtesse Charlotte de Bentinck qu'il pensa épouser. D'après certains spécialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, ses déceptions se trouvent à l'origine de son célèbre conte philosophique, **Candide ou l'Optimisme** publié en 1759.

6. Ibid., p. 24.

7. Ibid.

8. Ibid.

suggestions furent parfois efficaces. Afin de l'encourager davantage, Voltaire et Walpole lui demandèrent d'écrire ses impressions, ses pensées pour composer une chronique de la société. Elle hésita, trouva un grand nombre de pretextes pour ne pas le faire car, elle était partagée entre le désir qui la stimulait et la peur qui l'empêchait de passer à l'acte.

Après la mort de Voltaire en 1778, la Marquise se fit relire les lettres qu'il lui avait envoyées et fut contente de l'effet que leur publication pourrait produire. Elle a donc eu le mérite d'avoir conçu la première publication de ses lettres comme un tout homogène où paraîtrait l'histoire de sa pensée.

Cette intellectuelle ambitionnait sans doute de passer à la postérité comme son célèbre correspondant, Voltaire... Elle y réussit...

## **2- Plaisirs et déboires du vieillissement**

### **A-La classification chorologique des lettres correspondant à cette période**

Nous proposons de diviser les vingt dernières années de la correspondance de la Marquise et du Philosophe en quatre périodes: Durant la première (1758 - 1764), Voltaire vit à Ferney qu'il acheta en décembre 1758 et Mme du Deffand règne sur son salon du couvent de Saint-Joseph. En décembre 1758, la mort de Formont, leur ami de toujours, les affecte profondément et ce deuil ravive la vieille amitié des deux épistoliers. C'est à partir de cette date-là qu'une véritable correspondance s'établit. Celle-ci ne cessera qu'avec la mort des protagonistes. La deuxième période (1764 - 1766), marque un tournant dans leur correspondance. En mars 1764, Voltaire s'engage dans un vrai dialogue philosophique. La Marquise s'en montre digne, poussée par le desarroi où l'a plongée l'affaire "Lespinasse". En juin, Voltaire constate avec satisfaction que leurs échanges sont d'un haut niveau. Le ton de politesse mondaine fait place à une plus grande liberté dans la communication de leurs idées. Les années de la troisième période (1767 - 1770) sont d'une grande richesse. Voltaire, tout en gérant ses intérêts, mène la lutte contre "l'infâme" et règle ses comptes avec ses adversaires. La correspondance devint triangulaire dans la mesure où les Choiseul<sup>9</sup> participent de plus en plus.

Dans la quatrième et dernière période qui va de 1771 jusqu'à la mort de Voltaire en 1778, une familiarité plus grande, celle d'extrême vieillesse

9. Choiseul-Stainville (1719-1785), après un brillant début dans la carrière des armes, passa, grâce à l'appui de Mme de Pompadour, à la carrière diplomatique. En 1766, il devint ministre de la Guerre. Entre 1758 et 1770, le duc de Choiseul dirigea la politique française avec l'autorité d'un Premier ministre. Mme du Deffand a entretenu une correspondance affectueuse avec la duchesse de Choiseul où le duc fut désigné sous le nom de "grand-papa".

s'est établie. Mme du Deffand affiche parfois une certaine desinvolture voire insolence alors que Voltaire, solitaire, se fait tendre envers elle. Le Philosophe prépare doucement son retour à Paris dont il a la nostalgie depuis bien longtemps.

### **B-Retraites actives: Lectures-Critiques-Activités intellectuelles**

De 1758 à 1778, durant les vingt ans de cette correspondance, Voltaire n'a presque jamais quitté Ferney, -en 1778, quand il s'est rendu à Paris pour assister à la représentation de sa dernière tragédie-. De son côté, Mme du Deffand est presque toujours restée dans la capitale, à part ses quelques visites rendues aux Choiseul. Contrairement à Voltaire, elle eut tous les moyens de s'informer, tout de suite, de ce qui se passait dans le monde des Lettres. Elle fut immédiatement au courant des publications récentes et eut l'occasion de voir les pièces et les opéras à la mode. Par conséquent, elle devint pour Voltaire une précieuse source d'informations. Voltaire, en grande partie grâce à la Marquise, put suivre de sa province non seulement tout ce qui se passait chez les philosophes mais également tout ce qui tranchait à la vie artistique et mondaine de la capitale. Le Philosophe lui fait part de ses critiques et de ses opinions sur les oeuvres qu'ils lisaient la sachant intellectuellement apte à les apprécier, comme le prouve entre beaucoup d'autres, cette critique d'un ouvrage de Diderot qu'il lui adresse le 27 décembre 1758.

"Vous faites-vous lire **Le Père de Famille**? Cela n'est-il pas comique? Par ma foie, notre siècle est un pauvre siècle après celui de Louis XIV. Mille raisonneurs et pas un seul homme de génie, plus de grâce, plus de gîeté".<sup>10</sup>

Parfois, plein d'humour un peu caustique, à sa correspondante qui aime des romans anglais, il conseille de lire **L'Ancien Testament** qu'il a trouvé fort amusant. Et à la réponse négative qu'il reçoit, il tente de donner une leçon de lecture:

"Mais vous, Madame, prétendez-vous lire comme on fait la conversation? Prendre un livre comme on demande des nouvelles? Le lire et le laisser là? en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'aurez pas grand plaisir. Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion, il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire..."<sup>11</sup>

10. Isabelle et Jean-Louis Vissière, **Cher Voltaire**, op. cit., p.40.

11. Ces mots sont cités dans une lettre écrite le 13 octobre 1758. Les conseils de ce genre où pointe parfois d'une petite dose de mépris ("Mais, j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante") à propos de la lecture de la **Pucelle**, de **l'Histoire générale**, des livres de Rabelais, de Hume, de Swift, de Bolingbroke seront présents dans la plupart des lettres écrites en 1758 et 1759. Voir, Ibid., pp. 52-54.

Malgré le ton hautain de ses premières lettres, Voltaire offrit à la Marquise la priorité de lire certains de ses contes. En 1759, par exemple, il lui envoya la **Parabole de Bramin**<sup>12</sup> qui ne paraîtra qu'en 1761.

Bien entendu, la Marquise avait une personnalité bien à elle et ne faisait pas aveuglement ce que Voltaire lui conseillait, sinon, leur correspondance ne présenterait aucun intérêt. C'est leur échange d'idées qui l'a rendue fort intéressante et qui l'a fait passer à la postérité. Par exemple, la Marquise fit lire à Voltaire **Clarisse** de Richardson, bien qu'il en eut une opinion peu flatteuse:

Cette lecture m'allumait le sang, il est cruel pour un homme aussi vif que je suis de lire neuf volumes entiers dans lesquels on ne trouve rien du tout...<sup>13</sup>

Mme du Deffand qui souffrit souvent d'ennui dévora les livres inédits de son Philosophe ainsi que la plupart des livres qu'il lui conseilla. Elle attendit avec grande impatience son **Histoire du Tsar** et son **Eccossaise**<sup>14</sup>; elle épuisa **l'Histoire des Stuarts**<sup>15</sup> de Hume.

La plupart des lettres que le Philosophe lui adressa en 1761 portèrent sur la comparaison critique de Shakespeare et de Corneille. Nous en citerons ici la plus piquante:

“Je suis fâché contre les Anglais. Non seulement ils n'ont pris Pondichéry à ce que je crois, mais ils viennent d'imprimer que leur Shakespeare est infiniment supérieur à Corneille. Figurez-vous, Madame, que la tragédie **Richard III** qu'ils comparent à **Cinna** tiennent neuf années pour l'unité de temps, une douzaine de villes de champs de bataille pour l'unité de lieu et trente-sept événements principaux pour l'unité d'action. Mais c'est une bagatelle!”<sup>16</sup>

En 1762 et 1763, Voltaire écrivit quatre lettres à Mme du Deffand qui ne lui répondit qu'une fois. Mais les échanges se réactivèrent en 1764 surtout à partir du mois de juin car, Mme du Deffand s'était plongée dans la lecture de Jean-Jacques Rousseau qu'elle trouva fort antipathique et qui, d'après elle, remettait tout dans le chaos:

“Je n'ai rien vu de contraire au bon sens que son **Emile**, rien de plus contraire aux bonnes mœurs que son **Héloïse** et de plus ennuyeux et de plus obscur que son **Contrat social**”.<sup>17</sup>

12. **L'Histoire d'un Bon Bramin.**

13. Voir la lettre de Voltaire du 12 avril 1760. Ibid., p. 69.

14. **L'Eccossaise** de Voltaire fut publié sous le pseudonyme de Hume.

15. **Histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre**, ouvrage de Hume traduit par Prévost en 1760.

16. Isabelle et Jean-Louis Vissière, **Cher Voltaire**, op. cit., p. 94.

17. Voir la lettre de Mme du Deffand du 25 juin 1764. Ibid., p. 157.

Il est fort intéressant de remarquer que ces deux penseurs qui reflètent parfaitement l'esprit de leur époque ne s'aimaient point. La réponse de Voltaire à celle de Mme du Deffand fut remplie de critiques contre J.-J. Rousseau qui détestait la façon de vivre du vieux philosophe.<sup>18</sup> Les reproches contre la vie et l'oeuvre de J.-J. Rousseau rempliront périodiquement les lettres de nos épistoliers, à noter que les plus piquantes furent écrites par Mme du Deffand.<sup>19</sup>

A partir de 1768, nous voyons Mme du Deffand s'intéresser davantage à la philosophie, bien entendu sous l'influence de son correspondant. Les lettres échangées en 1768 et 1769 furent émaillées de critiques à propos des ouvrages philosophiques de l'époque. Voltaire se déchaîne contre l'**ABC** de Huet, la **Théologie portative**<sup>20</sup> et le **Militaire philosophe** de Sainte-Hyacinthe, qui, d'après Voltaire, sont "tout de raisonnements, et capables d'ennuyer une tête qui ne voudrait que s'amuser".<sup>21</sup>

Quant à Mme du Deffand, qui, selon Voltaire, haït la philosophie, elle exprime ses propres idées sur cette "science" si chère à son Philosophe dans la lettre du 8 février 1769:

"Malgré son inutilité, je l'adore; mais je ne veux pas qu'on la déguise en vaine métaphysique, en paradoxe, en sophisme (...). A l'égard des philosophes, il n'y a aucun que je haïsse mais il y'en a bien peu que j'estime".<sup>22</sup>

Bien entendu, les critiques de Voltaire et de Mme du Deffand ne furent pas toutes négatives. Il en existe des positives bien qu'elles fussent beaucoup moins nombreuses. La plupart de ces critiques positives concernent plutôt les écrivains du siècle passé<sup>23</sup>; il y eut cependant quelques rares exceptions. L'un des préférés de nos épistoliers fut Sedaine, l'auteur du **Philosophe sans le savoir**. Nous apprenons leur admiration envers ce classique du drame bourgeois dans une lettre de Mme du Deffand du 13 décembre 1768:

"De toutes les nouveautés, il n'y a qu'une petite comédie qui m'a fait plaisir: **Le Philosophe sans le savoir**; elle est jouée à merveille, on y fonde en larmes".<sup>24</sup>

18. Voir la réponse de Voltaire à Mme du Deffand le 27 juin 1764. Ibid., pp. 158-160.

19. Voir la lettre de Mme du Deffand du 26 mai 1767. Ibid., p. 224.

20. **La Théologie portative** est attribuée à d'Holbach qui a réédité avec Naigenon le **Militaire Philosophe**.

21. Isabelle et Jean-Louis Vissière, **Cher Voltaire**. op. cit., p. 266.

22. Ibid., p. 278.

23. "Hors vous et les auteurs du siècle passé tout m'ennuie à la mort". Voir la lettre de Mme du Deffand du 20 janvier 1769. Ibid., p. 275.

24. Ibid., p. 261.



Plus tard, dans une autre lettre, elle vanta le même auteur dont l'opéra-comique, **Le Déserteur**, eut un immense succès à Paris:

“Nous avons eu ici un opéra-comique qui a un succès inouï, c'est **Le Déserteur**; il vous ferait plaisir. Les paroles sont de Sedaine, je ne sais si les ouvrages de cet auteur passeront à la postérité; je ne sais pas s'il ne serait pas dangereux qu'il devînt modèle (...) mais ce Sedaine a un genre qui fait un grand effet; il a trouvé de nouvelles cordes pour exciter la sensibilité...”<sup>25</sup>

Sedaine ne fut pas le seul à avoir la faveur des critiques positives de la Marquise. **Lettre sur les animaux, à Nuremberg** de Charles Georges Leroy obtint aussi son opinion favorable et elle la recommanda à son vieil ami:

“Elle m'a paru très bonne, (...) si vous l'avez lu, dites m'en votre avis et si vous ne l'avez pas lu, lisez la, je vous supplie; le style est entre le vôtre et celui de ceux qui passe pour très bien écrire”<sup>26</sup>

Nous avons aussi les lettres échangées entre la Marquise du Deffand, la Duchesse de Choiseul et Voltaire, du 16 juillet 1769 au 6 septembre 1769; celles-ci concernent une tragédie appelée les **Guèbres**. Nous ne connaissons pas l'auteur. D'après la Duchesse de Choiseul qui la trouva fort mauvaise, cette tragédie pourrait être de Voltaire et elle le dit dans sa lettre adressée à Mme du Deffand, le 16 juillet:

“(...); nous avons parcouru la pièce, l'abbé et moi et (...) nous avons cru reconnaître Voltaire, mais nous n'en sommes pas moins restés à dire que la pièce était détestable”<sup>27</sup>

Qui plus est, Voltaire présente l'affaire d'une manière assez étrange en écrivant à Mme du Deffand que les **Guèbres** était la pièce d'"un jeune homme de plus grande espérance, plein de candeur et de génie"<sup>28</sup>. Il continue à vanter l'oeuvre sur un ton enthousiaste qu'il adopte assez rarement. Dans la lettre suivante, il reproche Mme du Deffand de n'avoir pas suffisamment oeuvré pour assurer la présentation de la pièce à Paris. Il se fâche contre elle sentant qu'elle craignait les critiques que la pièce pourrait s'attirer, de la part des magistrats et les prêtres:

25. Lettre de Mme du Deffand du 16 juillet 1769. Ibid., p. 304.

26. Lettre de Mme du Deffand du 8 février 1768. Ibid., pp. 278-79.

27. Ibid., p. 305.

28. Ibid., p. 307.

“Je suis très fâché que vous pensiez que les **Guèbres** pourrait exciter des clameurs. Je vous demande instamment de ne point penser exciter des clameurs. Je vous demande instamment de ne point penser ainsi. Efforcez-vous, je vous en prie, d’être de mon avis; (...) la pièce est l’éloge de bons prêtres”.<sup>29</sup>

Dans une autre lettre écrite un mois plus tard, il persévère jusqu’à l’exagération:

“Criez bien fort pour ces bons **Guèbres**, Madame, criez, faites crier; dites combien il serait ridicule de ne point jouer une pièce si honnête, tandis qu’on représente tous les jours **Tartuffe**”.<sup>30</sup>

Mme du Deffand ne partagea pas son enthousiasme pour les **Guèbres** tant défendues par son Philosophe et lui déclara qu’elle était incapable pour faire ce qu’il lui demandait:

“Pensez-vous sérieusement que ma voix puisse se faire entendre et que je puisse vous être utile pour faire représenter vos **Guèbres**? Jamais le gouvernement n’y consentira...”.<sup>31</sup>

D’après leur correspondance, nous n’avons aucune preuve que la pièce fut jouée. Les deux années qui suivent furent consacrées à discussions sur **Les Questions de l’Encyclopédie** dont les articles **Adam**, **Adultère** et **Ame** attirèrent l’intérêt de Mme du Deffand. La correspondante de Voltaire essaya de lire **Le Système de la Nature** malgré l’ennui que la longueur et les répétitions du livre lui procurèrent.

L’année 1771 marque un autre tournant dans cette correspondance. Peut-être à cause de son grand âge, Mme du Deffand fut plus susceptible, plus vulnérable tandis que, chez Voltaire, ce sont la tendresse et la compassion qui dominèrent.

Nous voyons souvent Mme du Deffand reprocher à Voltaire d’avoir été la dernière à recevoir l’édition de ses livres. Nous le savons par une lettre du 1er août 1772:

“Plusieurs personnes ont reçu la dernière édition de vos quatre derniers ouvrages, nommément M. de Beauvau. C’est M. Marin qui les distribue et il n’y a rien pour moi. D’où vient faut-il que je sois la moins bien traitée de vos amies. C’est de toute injustice”.<sup>32</sup>

29. La lettre de Voltaire du 7 août 1769. Ibid., p. 311.

30. La lettre de Voltaire du 6 septembre 1769. Ibid., p. 315.

31. La lettre du 20 septembre 1769. Ibid., p. 319.

32. Ibid., p. 425.

Heureusement, ce genre de plaintes ne nuit pas à leur amitié, tout au contraire, la rend plus solide. Ils continuèrent de lire des ouvrages de toutes sortes dans les dernières années de leurs existences. Tous les deux restèrent attachés à la tradition et ne furent pas favorables aux "Modernes". Ce dédain réapparut quand ***l'Iphigénie*** de Gluck fut représentée à Paris. Alors que Rousseau accueillit avec enthousiasme la musique nouvelle, Voltaire déclara qu'il préférerait nettement mieux les opéras de Lully: "Je suis toujours pour le siècle de Louis XIV malgré tout le mérite du siècle de Louis XV et de Louis XVI"<sup>33</sup>, écrivit-il à Mme du Deffand le 25 juin 1774.

A partir de 1775, les nouvelles culturelles tinrent autant de place que celles concernant leur santé: "J'ai été très mal, Madame, depuis près d'un mois et je ne sais pas trop comment je suis en vie. Je crois qu'il est arrivé la même chose à ***Don Phèdre*** qu'à moi"<sup>34</sup> se plaint Voltaire le 27 février 1775.

Nous avons surtout essayé de démontrer la portée culturelle et intellectuelle de cette correspondance. La lecture des livres du temps, les critiques et les discussions faites à leur propos ont une importance littéraire et historique indéniable. Cependant cela n'empêche pas les épistoliers de parler de leur vie quotidienne. La vie de Mme du Deffand fut plus mondaine que celle de Voltaire; elle lui parla des spectacles qu'elle avait vus, des magistrats et des gens des Lettres qui fréquentèrent son salon, de ses soupers en ville.

Voltaire mena une vie plus calme dans sa propriété de Ferney. Il fut physiquement moins actif que Mme du Deffand mais mentalement, il la guida et s'intéressa à tout: à la politique, au commerce, à l'agriculture, à la médecine, aux activités de toutes sortes. Bref, cette correspondance nous fait découvrir que la vieillesse peut fort bien être une période bien agréable dans la vie si on s'en donnait la peine.

### **C-L'extrême vieillesse: Maladies-Ennuis- Remèdes**

Si l'on considère d'abord le cas de Mme du Deffand, son plus grand handicap fut sa demi-cécité. Ceci la rendit incapable de lire et d'écrire; elle eut donc tout le temps besoin d'un secrétaire, ce qui, évidemment, limitait sa liberté d'action. Sa quasi-cécité fut, très probablement, à l'origine de l'ennui permanent de cette intellectuelle qui avait l'air d'être lasse de tout durant le dernier quart de son existence.

33. Ibid., p. 468.

34. Ibid., p. 504.

Dès 1760, elle mentionne ses graves problèmes d'yeux qui la perturbent profondément:

"Je vous écris, sur-le-champs, de ma propre main, une lettre de huit pages et j'employai à cet ouvrage une de mes insomnies. Au reveil de mon secrétaire je le lui donnai à lire; il n'en put presque rien déchiffrer; je ne me souviens plus de ce que j'avais écrit..."<sup>35</sup>

Quant à Voltaire, lui aussi, il souffre des yeux; sans aucune comparaison cependant avec l'état de la Marquise; mais il n'en est pas moins gêné. Il avait des fluxions sur les yeux qui l'empêchaient de bien voir et qui l'éblouissaient surtout dans la neige. Ceci est important puisque Ferney restait sous la neige six mois par an. Les préoccupations essentielles étant la lecture et l'écriture, on ne sera pas surpris de ses plaintes.

"Voici bientôt le temps où je vais perdre la vue, mes détestables fluxions me reprennent l'automne et l'hiver: je suis précisément comme Pollux qui ne voyait le jour que six mois par l'année".<sup>36</sup>

Afin de calmer Mme du Deffand qui pleurait souvent à cause de sa vue, Voltaire lui offrit des raisonnements philosophiques:

"Il n'a dépendu ni de vous ni de moi de perdre les yeux, d'être privé de vos amis (...) Toutes vos privations, toutes vos sentiments, toutes vos idées sont des choses absolument nécessaires. (...) Je vous écris que le courage, la résignation aux lois de la nature, le profond mépris pour toutes les superstitions, (...) le plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les sots (...) sont des consolations véritables. (...) N'est-il pas vrai que s'il vous fallait choisir entre la lumière et la pensée, vous préféreriez les yeux de l'âme à ceux du corps?"<sup>37</sup>

Si beaux et rationnels que ces raisonnements parussent, ils furent loin de consoler la Marquise pour qui le bonheur passait par l'intermédiaire du goût et des plaisirs charnels; elle refusa les idées de son Philosophe en lui disant qu'elle ne préférerait pas les yeux de l'âme à ceux du corps et qu'elle consentirait bien plutôt à un aveuglement total.

L'ennui de cette femme profitant largement de toutes les activités parisiennes pourrait nous paraître illogique car, elle connut de nombreux personnages intéressants, sortit souvent et tira parti des divertissements

35. Ibid., p. 80.

36. Il écrivit ces mots le 16 octobre 1765, quand il eut soixante-et onze ans. Il se plaindra périodiquement de ses fluxions jusqu'à sa mort en 1778.

37. Ibid., pp. 145-146.

de la capitale, toujours à l'affût des nouveautés.<sup>38</sup> Quelles que soient ses raisons, elle ne put cependant éviter l'ennui qui devint chez elle, un vrai chagrin. Dans une lettre du 10 septembre 1764, elle avoua :

“Depuis six semaines et deux mois, je suis noire comme de l'encre, ne prenant part à rien, m'ennuyant de tout, sans désirs, sans sentiment et m'affligeant toujours du malheur d'être née...”<sup>39</sup>

Ce genre d'aveu n'est pas rare. Il semble que l'ennui la troublait périodiquement et ce bien plus que sa cécité: “Vous serez surpris si je vous avoue que la perte de la vue n'est pas mon plus grand malheur, celui qui m'accable, c'est l'ennui”<sup>40</sup>, écrit-elle à Voltaire en 1769 et lui fait entendre, la même année, bien des fois, ce cri d'ennui: “M. de Voltaire, ayez pitié de moi, tous les vivants m'ennuient, indiquez-moi quelques morts qui puissent m'amuser”<sup>41</sup>. Dans une autre lettre, elle prie son Philosophe de la divertir puisqu'elle “s'ennuie à mort”<sup>42</sup>.

Le remède proposé par Voltaire afin de la guérir de ce mal fut de lui conseiller des occupations qui pourraient chasser sa lassitude psychologique qui assombrissait son existence car, d'après lui, “rien n'est triste que d'être avec soi-même sans occupation”<sup>43</sup>.

A ces problèmes de vue affectant le moral et le physique de nos deux vieillards, s'y ajoutent beaucoup d'autres qui paraissent secondaires: La Marquise souffrait d'insomnie, Voltaire de l'indigestion, de surdité, de fièvre et de goutte. Depuis sa jeunesse, il fut presque toujours en mauvaise santé mais au fur et à mesure des années, il sembla à se résigner à son pitoyable état. On ne le voit jamais plongé dans la “mélancolie”, ce qui ne l'empêche pas d'annoncer assez souvent, sa mort prochaine: “Je vous dis très sérieusement que je mourrai bientôt”<sup>44</sup> écrit-il à la Marquise en 1772, six ans avant sa mort.

La mort, quand elle n'est pas subite est un problème auquel doit faire face tout individu atteignant un âge respectable. Mme du Deffand et Voltaire, évidemment n'échappèrent pas à cette évidence. En 1772, à soixante-quinze ans, la Marquise écrivait à Voltaire:

38. Pour l'étude minutieuse de l'ennui chez Mme du Deffand, voir Nesterin Dirvana, **Madame du Deffand ou l'angoisse existentielle au 18<sup>e</sup> siècle**, Istanbul, Istanbul matbaasi, 1965.

39. Isabelle et Jean-Louis Vissière, **Cher Voltaire**, op. cit., p. 168.

40. Ibid., p. 282.

41. Ibid., p. 303.

42. Ibid., p. 354.

43. Ibid.

44. Ibid., p. 406.

“Je ne sais pas mon cher Voltaire de quel oeil vous envisagez la mort; je m’en détourne la vue autant qu’il est possible; l’en ferais de même pour la vie si cela se pouvait, Je ne sais en vérité laquelle des deux mérite la préférence, je crains l’une, je hais l’autre”.<sup>45</sup>

Voltaire considérait la question d’une manière toute différente. Il semble avoir des idées plus raisonnables et moins pessimistes sur la question. Il est fort évident qu’il adopta la philosophie de Montaigne qui avait dit que c’était l’idée de la mort qui était cruelle, pas la mort elle-même. Sous la plume de Voltaire, cette idée réapparut de cette façon :

“Quant à la mort, raisonnons un peu; il est très certain qu’on ne le sent point, ce n’est point un moment douloureux; elle ressemble au sommeil comme deux gouttes d’eau, ce n’est que l’idée qu’on ne se réveillera plus qui fait de la peine...”<sup>46</sup>

Ce qui gêne davantage le Philosophe, c’est la faiblesse physiologique que procure le vieillissement: “L’âge avance, je le sens bien et mes quatre-vingts ans m’en avertissent rudement. Notre faculté de penser s’en ira bientôt, comme notre faculté de manger et de boire”<sup>47</sup>, écrit-il à son amie le 1er novembre 1773.

Pour finir, écoutons la conclusion du vieillard: il faut supporter la vie “qui n’est pas grand-chose” et ne pas craindre la mort “qui n’est rien du tout” et celle de son amie: “les chagrins et l’ennui qui tourmentent, finiront bientôt”.

#### **D-Vers la mort : la fin heureuse**

1776 et 1777 furent des années fort calmes en ce qui concerne leur correspondance. Le 10 février 1778, Voltaire est dans la capitale pour assister à la représentation d’**Irène**,<sup>48</sup> il a quatre-vingt-quatre ans.

Le 14 février, quatre jours après son arrivée, la Marquise est venue le voir. Les retrouvailles furent émouvantes. Dans une lettre qu’elle adressa à Walpole, elle dit: “Il m’a marqué la plus grande amitié et la joie la plus vive de me revoir; elle a été réciproque. Il prétend s’en retourner ce carême, je ne crois pas qu’il le puisse; il a mal à la vessie, il a des hémorroïdes, (...) son extrême vivacité le soutient, mais elle l’use; je ne serais pas étonnée qu’il mourut bientôt”.<sup>49</sup>

45. Ibid., p. 432.

46. Ibid., p. 140.

47. Ibid., p. 453.

48. Représentée pour la première fois le 16 mars 1778 à la Comédie-Française, **Irène**, la dernière tragédie de Voltaire, avait été commencée en 1776 et envoyée à d’Argental le 15 décembre 1777. Au cours de la sixième représentation, le buste de Voltaire fut couronné sur scène.

49. Lettre de Mme du Deffand à Horace Walpole le 22 février 1778. Isabelle et Jean-Louis Vissière, **Cher Voltaire**, op. cit., p. 524.

Le triomphe remporté par la première représentation d'**Irène**, dont les répétitions, furent épuisantes pour Voltaire, les fatigues, les émotions, le malaise qui lui ont fait craindre pour sa vie, tout cela l'a empêché de rendre visite à la Marquise plus tôt et celle-ci qui donna régulièrement des nouvelles de la santé du Philosophe à Walpole<sup>50</sup>, se plaint de l'indifférence de son vieil ami: "Il n'est pas encore venu chez moi, quoi qu'il ait rendu visite à plusieurs personnes qu'il connaît bien moins et même avec qui il était brouillé en quittant Paris".<sup>51</sup>

Soudain un billet adressé à Walpole, le 24 mai, annonce la fin de Voltaire qui s'approche: "Voltaire a pensé mourir d'une dose d'opium trop forte qu'il avait prise pour apaiser les douleurs d'une strangurie qui le fait beaucoup souffrir..."<sup>52</sup>, et dans la lettre suivante, elle lui apprend la mort de Voltaire: "Voltaire est mort; on ne sait ni l'heure, ni le jour; il y'en a qui disent que ce fut hier, d'autres avant-hier. (...) Il est mort d'un excès d'opium pour calmer les douleurs de sa strangurie et j'ajouterai d'un excès de gloire, qui a trop sécoué sa faible machine".<sup>53</sup>

Puis ce fut à son tour, la dernière lettre de Mme du Deffand à Walpole datée du 22 août 1780. Sentant sa fin prochaine, la Marquise coupa symboliquement le fil qui la reliait à Walpole. Elle se prépara à mourir comme elle avait vécu, seule au milieu de la foule. Les brèves indications du journal qu'elle a commencé à rédiger en juillet 1776 nous permettent de reconstituer ses derniers jours.<sup>54</sup>

La Marquise fut entourée de ses hôtes mais sombra peu à peu dans une profonde léthargie. Elle s'est éteinte doucement le 23 septembre 1780.

Un mois après, Wiart<sup>55</sup> écrivit à Walpole les détails de la maladie et de la mort de la Marquise. Sa lettre fait savoir que "dans le cours de la maladie, il y a eu des jours mieux mais (...) le lendemain elle s'évanouissait (...) Sa mort est dans le cours de la nature, elle n'a point eu de maladie ou du moins elle n'a point eu de souffrances".<sup>56</sup>

50. "Voltaire a vomi de sang..." (le 1<sup>er</sup> mars 1778). "Voltaire va mieux..." (le 8 mars 1778). "Il se porte beaucoup mieux... (...) il est sorti hier la première fois..." (le 22 mars 1778).

51. A Walpole le 8 avril 1778.

52. Ibid.

53. A Walpole, le 31 mai 1778.

54. Pour ce journal, voir Benedetta Craveri, **Madame du Deffand et son monde**, Paris, Ed. du Seuil, 1987. pp. 354-55.

55. Fidèle secrétaire de Mme du Deffand qui resta à son service plus de vingt-cinq ans jusqu'à sa mort.

56. Lettre de Wiart à H. Walpole le 22 octobre 1780. I. et J.-L. Vissière, **Cher Voltaire**, op. cit., p. 534.

Le Philosophe et la Marquise moururent de leur belle mort; chose curieuse pour Voltaire, ce qu'il mourut à une époque où il envisageait de vivre activement et non de mourir. Son installation à Paris et la grande énergie qu'il a manifestée durant ses derniers jours nous le prouvent. Quelle plus belle fin peut-on souhaiter avoir!

### CONCLUSION

Mme du Deffand et Voltaire s'écrivirent non parce qu'ils étaient obligés de le faire mais parce qu'ils l'ont voulu; parce qu'ils eurent besoin de leur amitié réciproque et leur relation ne s'affaiblit pas car elle s'appuyait sur l'estime.

Voltaire se servit de Mme du Deffand pour entretenir des rapports indirects avec une élite avec laquelle, autrement, il n'aurait plus eu de contacts. Jusqu'en 1770, la Marquise fut, par exemple, un lien précieux avec les Choiseul, le Premier Ministre de France.

A son tour, la Marquise, en recevant des lettres de Voltaire, fut divertie et connut un certain prestige très précieux pour son salon.

Ce serait une erreur pourtant de souligner uniquement le côté intéressé de cette correspondance. Il est impossible de ne pas sentir qu'il existe entre eux une sympathie instinctive, sincère, une affinité profonde et même beaucoup de franchise. Conscient de la solidité de ce lien, Voltaire lui disait: "Ce que j'ai toujours aimé en vous, Madame, parmi plusieurs autres genres de mérite, c'est que vous n'êtes point charlatane. Vous avez de la bonne foi dans vos goûts et dans vos dégoûts, dans vos opinions et dans vos doutes".<sup>57</sup>

Les opinions, les goûts et les dégoûts de Mme du Deffand furent souvent en contradiction avec ceux de Voltaire mais, malgré ses réserves et son antipathie pour les philosophes, Mme du Deffand continua à se sentir proche de Voltaire dont elle partagea les goûts, le langage, l'esprit et l'humour. Ce furent de grands amis qui se correspondaient bien; comme le lui dit Voltaire: "Il y a une ressemblance entre votre cervelle et la mienne. Mon coeur est assez fait pour le vôtre..."<sup>58</sup>

Avant de clore, on pourrait ajouter que cette correspondance nous prouve comme nous le disent les toutes récentes recherches gérontologiques que plus l'esprit est alerte plus on fait fonctionner longtemps ses capacités intellectuelles, plus elles durent, plus elles restent vives. On sera également attendri de voir que malgré tout, ces deux grands esprits, un peu surpris eux mêmes, devront comme le commun des mortels les armes face aux affres du temps, ceux de la nature finit toujours par gagner. "Tout est donc pour le mieux" comme disait lui-même le Philosophe...

57. Voltaire à Mme du Deffand, le 18 mai 1772, Ibid., p. 417.

58. Voltaire à Mme du Deffand, le 8 mars 1768. Ibid., p. 284.



#### BIBLIOGRAPHIE

1. **Correspondance complète de Madame du Deffand**, par de Lescure, Paris, 1865; Slatkine Reprints, Genève, 1971.
2. **Lettres de Madame du Deffand à Horace Walpole**, par Mrs. Paget Toynbee, Londres, 1912.
3. **Volaires's Correspondance**, éditée par Théodore Bestermann, Institut et Musée Voltaire, Genève, 1953-1965.
4. Bennett, Peter R.; "Lettres inédites de Madame du Deffand à sa famille", **Revue d'Histoire Littéraire de France**, 1968, no: 3-4, pp. 533-57.
5. Craveri, Benedetta; **Madame du Deffand et son monde**, Paris, Editions du Seuil, 1987.
6. Dirvana, Nesterin; **Madame du Deffand ou l'angoisse existentielle au XVIIIe siècle**, Istanbul, Istanbul matbaası, 1965.
7. Ségur, Pierre-Marie-Maurice-Henri de; **Esquisses et Récits: Madame du Deffand et sa famille. L'Education féminine au XVIIIe siècle**, Paris, 1908.
8. Vissière, Isabelle et Jean-Louis; **Cher Voltaire - La Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire**, Paris, Des Femmes. 1987.